

La Voie de la souplesse

Un essai autobiographique pour *VSA arts*

par Lynn Manning

La peur a le goût du métal rouillé dans ma bouche. Mon cœur bat la chamade dans ma poitrine. Le sang qui afflue siffle dans mes oreilles. L'odeur nauséabonde du stress, de la sueur et de l'onguent Tiger Balm® assaille mon nez. Mes muscles sont aussi tendus que des ressorts comprimés. Mes paumes sont mouillées de sueur et j'ai l'impression qu'un petit animal s'adonne à des mouvements de gymnastique à l'intérieur de mon estomac. Jamais je n'ai été aussi terrorisé de ma vie. J'essaie de me calmer en respirant profondément et en étirant lentement mes muscles. Rien n'y fait. Si j'avais su que cela serait aussi stressant, jamais je ne me serais porté volontaire pour subir une telle torture.

Je me trouve dans le grand gymnase du Los Angeles City College (LACC). L'endroit est plein à craquer de gens bruyants. Ils sont venus assister au Tournoi Open annuel de judo de Los Angeles, organisé par le Club de judo du LACC. Des matchs de judo se déroulent en ce moment même sur les trois tapis de compétition. L'âge des concurrents s'échelonne de sept ans pour les garçons et les filles à plus de 40 ans pour les hommes et les femmes des divisions Masters. Sur les gradins et les lignes de touche fourmillent des spectateurs agités et des judokas. Ils appartiennent à toutes sortes de races et d'ethnies. Certains parlent des langues que je ne comprends pas, mais tout le monde parle un peu de japonais. C'est indispensable en judo, parce que, partout au monde, quel que soit votre *dojo* (salle) ou le tournoi auquel vous assistez, les techniques, procédures et notes de judo sont communiquées en japonais. Cela permet

aux pratiquants du judo (les *judokas*) de pratiquer le sport et de participer aux compétitions ensemble et sans encombre, quelle que soit leur langue maternelle.

Certains spectateurs crient des instructions aux concurrents. Une mère encourage sa petite fille depuis les lignes de touche : « Ne la laisse pas attraper ta manche, Melissa. Repousse sa main ! Bien ! Maintenant agrippe sa ceinture et vas-y. *O goshi*, 'bascule de hanche !' Oui ! Oui ! Oh ! Couvre-toi, Melissa ! Bien joué. Attend que l'arbitre te relève et refais-le. »

Un entraîneur qui réprimande un judoka sur un autre tapis lui crie : « Reprend-toi, Rogers ! Redresse-toi et reprend-toi ! Ne le suis pas partout comme ça, il fait un balayage du pied. Attention à son... Oh ! Tu vois ? Qu'est-ce que je t'ai dit ? Relève-toi et sors du tapis, Rogers ! C'est là qu'il veut que tu sois. Mets-toi debout, Rogers ! Ne le laisse pas faire cet étranglement, mets-y ton menton. Saisis ses doigts ! Ne fais pas de tap-out. Ça vaut mieux. Tenri Dojo ne fait pas de tap-out ! Résiste ! Résiste ! »

Un spectateur dit : « Inutile de gaspiller votre salive. Il ne vous entend plus maintenant. »

Ma catégorie, les novices masculins poids lourds, a été appelée au tapis de compétition numéro 3 il y a 10 minutes. Debout sur le « deck », j'essaie de secouer de cette peur. Pieds nus, je suis vêtu de la tenue de judo traditionnelle couleur paille, appelée *gi*. Elle se compose d'une veste en coton lâche et de pantalons. La veste est en tissu très solide résistant à la violence des empoignements et des saccades des « grips ». Elle est maintenue fermée par une large ceinture en tissu de couleur blanche, indiquant mon grade de novice. La ceinture, enroulée deux fois autour de ma taille et attachée par un nœud plat juste au-dessous du nombril, laisse pendre deux bandes de 20,5 cm à 30,5 cm de long. Quand le match en cours se terminera et que le gagnant sera annoncé, ce sera à mon tour de lutter. Il faudra que je rassemble tout mon courage pour pénétrer sur le tapis et accomplir le tout premier match de mon premier tournoi de judo.

Parmi les quelques centaines de concurrents présents, il n'y a que deux judokas malvoyants : mon ami Glen et moi-même. Glen préfère qu'on dise de lui qu'il est « atteint de cécité partielle » et non pas « aveugle », car il peut voir certaines choses,

mais pas très clairement. Il me dit que, sous une lumière vive, il arrive à distinguer les silhouettes des gens, mais non les détails de leurs personnes. Quant à moi, le terme « aveugle » ne me gêne pas, parce que je ne perçois absolument pas la lumière. Je ne vois rien du tout. Glen et moi n'allons pas lutter ensemble, car nous ne faisons pas partie de la même catégorie. Je suis un poids lourd et lui un poids moyen. Sa division est en action sur le tapis numéro un et je ne sais pas du tout comment il se débrouille. La frayeur que je ressens commence à me faire regretter ma décision. En plus de la vue, ai-je aussi perdu la tête ?

Je n'ai pas toujours été aveugle. Il y a quinze mois, un étranger m'a tiré en plein visage dans une boîte de nuit à Hollywood. L'homme s'était bagarré avec moi ; je l'avais terrassé et jeté hors du club. Quelques minutes plus tard, il était revenu avec un fusil. Il m'a tiré dessus une fois, sur le visage. La balle a anéanti mon œil gauche et tranché le nerf optique à l'arrière de mon œil droit. Les chirurgiens n'ont rien pu faire pour sauver ma vue. Durant les 15 mois suivants, j'ai suivi une formation de rééducation à l'Institut Braille des États-Unis. J'y ai appris le système de lecture et d'écriture tactile pour aveugles appelé Braille, du nom de Louis Braille, son inventeur français. On m'y a également enseigné « l'orientation et la mobilité », qui comportent des techniques permettant de se déplacer sans danger dans les lieux familiers, et l'utilisation d'une canne blanche pour parcourir sans crainte les rues de la ville et se diriger dans les bâtiments publics. J'ai aussi appris de nouvelles façons de cuire des repas, de faire le ménage, la lessive et autres actes permettant de reprendre une vie indépendante. Huit mois après avoir perdu la vue, je pouvais à nouveau me déplacer dans mon appartement. Certains professionnels de la rééducation, ainsi que plusieurs membres de ma famille, pensaient que je me déplaçais trop vite, que j'entreprenais trop de choses nouvelles pour mon bien, mais j'avais toujours fait face directement aux nouveaux enjeux. Vivre tout en étant aveugle n'était pas différent.

L'une des premières choses que j'ai apprises est qu'il est très facile de devenir sédentaire quand on est aveugle. L'activité physique est malaisée pour un aveugle. Avant de perdre la vue, j'étais un jeune homme de 23 ans très actif. J'adorais pratiquer le karaté avec des amis, participer à des matches de basket-ball improvisés et au flag-

football dans le parc voisin, et « guincher » sur une piste de danse un ou deux soirs par semaine. Tout cela a pris fin brutalement quand j'ai perdu la vue.

Ce qui n'a pas disparu, c'était mon appréciation de la bonne chère et de la boisson. En peu de temps, j'ai commencé à grossir. Je ne me suis jamais pris pour quelqu'un de vaniteux, mais lorsque j'étais enfant, l'on m'a appris que le premier jugement que les autres portent sur une personne a trait à son physique. Maintenant que j'étais aveugle, il me paraissait encore plus important de prendre soin de ma présentation. Je voulais que les gens remarquent autre chose que ma simple canne blanche.

Pour me remettre en forme, j'ai essayé de faire des sessions d'exercices chez moi – de la gymnastique, de l'haltérophilie avec poids libres, des essais de *katas* de karaté sans miroir. Tout m'a semblé si ennuyeux que c'en était déprimant.

J'ai fini par m'en plaindre à Glen et Burns, mes nouveaux amis malvoyants de l'Institut Braille. Ils débordaient d'enthousiasme pour le cours de judo Braille auquel ils s'étaient inscrits quelques mois plus tôt.

Au dire de Glen : « Le judo, c'est formidable ! C'est un art martial de lutte, un peu comme le catch ; il est donc parfait pour les aveugles. Tu adoreras. »

Et Burns, qui est totalement aveugle comme moi, a ajouté : « Si un imbécile met les mains sur toi, tu l'as exactement là où tu veux. Le judo est bon aussi pour ton équilibre et ta perception spatiale. Un grand type musclé comme toi devrait très bien se débrouiller. »

J'ai décidé d'essayer.

Quand je me suis inscrit, il y avait au total 10 élèves malvoyants au cours de judo Braille. Linda Gibson, la monitrice, et son assistant bénévole Mike Rodsten, étaient tous deux voyants. *Sensei* est un mot japonais qui signifie « enseignant » ou « maître » ; le titre suscite le respect. Les élèves devaient s'adresser à eux par ce nom. Tous ceux qui étaient présents au *dojo*, c'est à dire à l'école, étaient pieds nus et portaient des *gis* de judo. Au début du cours, les élèves se mettaient en rang par ordre de taille et de grade, le long d'un bord de l'aire où sont placés les tapis, en face des *senseis*.

La senseï Gibson énumérait calmement les avantages et les principes fondamentaux du judo. Elle nous disait : « Le judo, c'est ce que vous en faites. Certains l'apprennent pour se défendre, d'autres le pratiquent pour être en bonne forme physique et d'autres encore comme sport de compétition. À tous, il permet d'acquérir l'autodiscipline, la confiance et les aptitudes au leadership. Il accroît aussi la force physique et la coordination, en même temps que la souplesse et l'équilibre. Le mot japonais judo se traduit par 'la voie de la souplesse', parce que nous utilisons la force et l'élan de notre adversaire à son encontre et à notre avantage. C'est comme cela que nous nous efforçons de suivre le premier principe du judo. Quel est-il, jeunes gens ? »

Les élèves répondaient : « Une efficacité maximale avec un effort minimal ! »

La senseï Gibson disait : « Très bien. Nous nous saluons l'un et l'autre avant et après le match ou la pratique en commun pour montrer que nous éprouvons du respect pour notre partenaire et que nous lui savons gré de sa participation. On n'apprend pas le judo en faisant des mouvements devant un miroir. Il nous faut des partenaires de bonne volonté pour apprendre correctement le judo et y exceller. C'est pourquoi nous venons pratiquer et suivre ensemble le deuxième principe du judo. Quel est-il, jeunes gens ? »

Les élèves répondaient : « L'entraide et la prospérité mutuelles ! »

« Oui », disait la senseï Gibson. « Enfin et surtout, les judokas s'efforcent de faire quoi ? »

Les élèves répondaient : « Nous nous efforçons d'améliorer la société par la quête de notre propre perfection ! »

J'étais totalement impressionné.

Les 20 premières minutes de la session étaient consacrées à des exercices d'échauffement – gymnastique et assouplissement, destinés à accroître notre souplesse, notre force et la grâce de nos mouvements. Ensuite, nous pratiquions plusieurs façons de tomber sans nous faire mal. Même si le judo se pratique sur d'épais tapis appelés *tatamis*, il est toujours possible de se blesser gravement si on tombe incorrectement quand le partenaire nous fait un croc en jambe ou nous jette à terre. Bien connaître ces chutes, que l'on appelle *ukemi*, peut se révéler utile partout où une

personne, voyante ou non, peut glisser et tomber accidentellement. Venait ensuite l'enseignement des techniques d'autodéfense en judo. J'ai appris, grâce à des descriptions orales précises et des démonstrations pratiques, à exécuter la grande bascule de hanche, appelée *o goshi* en japonais. Puis, mon partenaire et moi passions une dizaine de minutes laborieuses à nous envoyer l'un et l'autre au tapis. Ensuite, nous apprenions à faire suite à la bascule en prenant le contrôle d'un adversaire au sol par une immobilisation au tapis. Il s'agissait alors du *kesa gatame*, ou contrôle latéro-costal. Tour à tour, mon partenaire et moi laissions l'autre le clouer fermement au sol avec le *kesa gatame*, en nous débattant de toutes nos forces pendant 30 secondes pour échapper à la prise. Il fallait presque autant d'effort pour maintenir le partenaire cloué au sol que pour essayer de s'échapper. Au bout de plusieurs rounds où nos muscles étaient mis à rude épreuve, j'étais en nage. La partie la plus fascinante et dangereuse du cours était réservée pour la fin. Elle s'appelait le *randori*, c'est à dire le combat d'entraînement. À la différence de l'entraînement en boxe ou au karaté, au judo, on ne donne aucun coup de poing ou coup de pied. Avec un *randori*, on tente d'envoyer le partenaire sur le tapis avec force et contrôle, tandis qu'il ou elle essaie de faire la même chose sur vous. Je ne connaissais qu'une seule projection, mais la senseï Gibson m'encourageait à la pratiquer avec tous les adversaires. J'ai été catapulté bien des fois, mais l'expérience était exaltante. Dans l'ensemble, ce cours de 90 minutes était un exercice épuisant.

Burns et Glen m'invitaient à rester après le cours pour me montrer d'autres techniques que j'aurais le plaisir d'apprendre au cours des semaines à venir.

En m'amenant sur le tapis, Burns me disait : « Tu apprendras sans doute celle-ci la semaine prochaine. C'est la projection d'épaule à une main, on l'appelle *ippon seoi nage*. » Il saisissait ma manche droite, me tirait brusquement vers lui, puis il tournait sur lui-même, enfonçait le biceps de son bras droit dans mon aisselle droite, redressait ses jambes tout en basculant en avant au niveau des hanches, m'envoyait en l'air par dessus sa tête et j'atterrissais avec un bruit sourd sur le tapis, devant lui. Il me réprimandait : « La prochaine fois, n'oublie pas de claquer le tapis quand tu tombes. Tu ne voudrais pas te casser quelque chose. »

Une fois que Burns m'avait aidé à me relever, Glen saisissait ma manche droite et mon revers gauche, en disant : « Voilà ma préférée. C'est une projection par sacrifice qu'on appelle *tomoe nage*, ou projection en cercle. »

Il reculait rapidement de quelques pas tout en me tirant vers lui. Puis, il levait son pied droit et l'enfonçait dans mon estomac tout en se laissant tomber en arrière sur le tapis. Mes pieds quittaient immédiatement le sol tandis qu'avec son pied il me propulsait en l'air au-dessus de lui, puis il me guidait de ses bras pour m'envoyer droit au tapis, sur le dos, juste un peu plus loin de son corps déployé. Plein d'enthousiasme, il se relevait d'un bond tandis que je me tordais sur le sol, ayant eu plus de peur que de mal.

Il s'exclamait : « Qu'est-ce que tu dis de ça ! »

Tous deux avaient au moins 10 ans de plus que moi, et pesaient près de 14 kg de moins. Je leur disais, avec la vague impression qu'ils avaient profité de moi : « C'est cool et tout, mais je pense que vous, les petits blancs, vous prenez un peu trop de plaisir à malmener le grand type noir. » Nous éclations tous de rire, mais je me suis fait une promesse : « Un jour, les gars, je vous ferai payer tout ça. » À la fin de l'été, j'avais fait des progrès suffisants pour rendre tous les coups que je recevais.

À l'automne, ma technique de mobilité, ma lecture du Braille et mon aptitude à l'écriture étaient devenus suffisamment bonnes pour que je puisse m'inscrire comme étudiant à plein temps au Los Angeles City College. Le collège avait un programme complet de judo ; je me suis donc inscrit avec Glen au cours de judo pour débutants. Nos camarades, une trentaine de garçons et filles, étaient tous voyants. Le moniteur, senseï Nishioka, a insisté sur le fait qu'ils ne devaient pas nous faciliter les choses à cause de nos handicaps. J'ai fait de mon mieux pour punir quiconque se laissait aller à commettre cette erreur. J'ai gagné la réputation d'un type qui s'entraînait intensément et qui était un adversaire encore plus dur. C'est dans le cours du senseï Nishioka que j'ai RÉALISÉ un jour que je pouvais rivaliser sur un pied d'égalité avec les judokas qui voyaient. Étant donné que j'avais perdu la vue tout juste un an plus tôt, cette nouvelle notion a fait merveille pour ma confiance en moi et j'ai fait de mon mieux pour devenir l'adversaire le plus coriace de la classe. Je n'étais pas un pauvre type aveugle et sans

défense inspirant la pitié. Quiconque le présumait pouvait s'attendre à changer radicalement de comportement. Cette confiance combative m'accompagnait aussi hors du *dojo*. Si j'étais capable d'exceller au judo, je pouvais exceller à n'importe quoi !

Mais, au moment présent, debout sur le « deck » du tapis de compétition numéro trois, écoutant le chaos contrôlé de ce gymnase, ma confiance s'était évanouie comme de la vapeur. Ce n'est pas pour cela que je me suis mis au judo. Je me serais parfaitement contenté de ne me bagarrer et m'empoigner que sur l'aire de pratique. Malheureusement, le cours de judo du senseï Nishioka est un cours de collègue accrédité et les étudiants doivent présenter un exposé à la fin du semestre. La seule façon d'échapper à cet exposé est de participer à un tournoi durant le semestre. Étudiant à plein temps avec l'anglais comme matière principale, je n'ai déjà que trop d'exposés à écrire. À l'origine, j'étais heureux d'avoir une occasion qui m'évitait d'en rédiger un autre. Je le regrette en ce moment. Quand le match en cours se terminera, il faudra que je surmonte cette frayeur qui me sape.

Une sonnerie retentit ; elle indique que le match sur le tapis numéro trois s'est terminé. J'entends une salve d'applaudissements tandis que les concurrents se séparent et retournent au tapis central. Ils vont rajuster leurs tenues, se saluer l'un et l'autre, reculer jusqu'à leurs lignes de départ et attendre la décision de l'arbitre.

Quelque part de l'autre côté du tapis, j'imagine mon adversaire qui me regarde. Hormis son nom, sa catégorie et son *dojo*, je ne sais absolument rien de lui. Je ne sais même pas comment il est bâti. Est-il grand et maigre ou petit et trapu ? Ce minuscule détail pourrait au moins me donner une idée des techniques de judo qu'il préfère. Je suis dans le noir de bien des manières et il n'y a personne ici que je pourrais interroger. L'arbitre annonce le gagnant et les spectateurs applaudissent ; les concurrents se tournent et quittent le tapis.

Quelqu'un s'approche et me dit : « Manning, c'est à toi. Es-tu prêt ? » Je ne peux qu'hocher la tête. Il poursuit : « Je vais te guider jusqu'à ta ligne de départ. »

Je le prends par le coude et nous marchons côte à côte. Au bord du tapis, nous nous saluons avant de pénétrer dans l'aire de compétition.

Je pense : « L'entraide et la prospérité mutuelles. »

Nous continuons jusqu'à la ligne de départ, puis nous nous arrêtons. Mon adversaire est totalement silencieux. Je l'imagine debout à sa ligne, à 1,50 m devant moi. J'entends la respiration de l'arbitre, à mi-chemin entre nous, légèrement sur ma droite.

Mon guide me chuchote : « Bonne chance » et j'entends ses pas s'éloigner sur le chemin que nous avons pris.

L'arbitre dit : « *Rei.* » Et je salue. Il dit : « Avancez. »

Ce que je fais, en m'efforçant d'entendre les pas de mon adversaire. Je prie pour que les spectateurs dans les gradins ne voient pas que je tremble de peur.

L'arbitre commande : « Bras en l'air. *Kumikata.* »

Je saisis la veste et le revers de mon adversaire, tandis qu'il fait de même pour moi. Il semble avoir à peu près ma taille et ma carrure.

L'arbitre commande : « Bras baissés », puis il aboie : « *hajime!* »

Mû par la peur, je passe à l'action. Je saisis la manche droite de mon adversaire, je le tire brusquement vers moi, j'enfonce mon biceps droit dans son aisselle, je tourne sur moi-même pour me mettre en position de projection d'épaule, puis je me déploie avec une énergie suffisamment fougueuse pour nous propulser tous deux en l'air. L'homme est envoyé droit au tapis, sur le dos, et je me précipite sur lui. Je n'ai jamais encore jeté quelqu'un à terre avec une telle force. Je roule immédiatement sur moi-même pour me dégager et, tant bien que mal, je l'immobilise sur le tapis.

L'arbitre agrippe le dos de mon *gi*, en me criant d'arrêter en japonais. « *Matte!* *Matte!* »

Je relâche l'homme sur le tapis. Mon cœur bat la chamade. Le sang siffle dans mes oreilles. L'arbitre m'aide à me relever, puis me tire vers le tapis central. Je tremble encore en rajustant ma tenue. Je réalise que le sifflement dans mes oreilles est celui des spectateurs qui acclament.

L'arbitre dit : « *Rei.* »

Je salue.

Il dit : « Reculez. »

Ce que je fais.

Il annonce : « *Ippon* ! Manning ! »

La foule hurle et je suis balayé par des vagues. Mon guide est immédiatement à mon côté ; il place ma main sur son bras et me conduit à l'extérieur du tapis.

Il me dit : « C'était super, mon vieux. Super ! »

Sur le bord du tapis, nous nous tournons et nous nous saluons avant de revenir sur le parquet. Une fois que nous nous retrouvons sur les lignes de touche, il me dit : « Mon vieux, je suis bien content que tu aies corrigé ce bougre. Quand je t'ai amené sur la ligne, il était debout, les mains sur les hanches, à ricaner et à secouer la tête d'un côté et de l'autre comme s'il pensait que ça allait être du gâteau. Je parie que c'est la dernière fois qu'il sous-estime un type aveugle. »

Aucun de ceux qui étaient présents n'a pu me sous-estimer non plus. Par la suite, j'ai lutté âprement dans tous les autres matches. Mes adversaires étaient résolus à ne pas se faire humilier en public comme le premier type. Malgré tout, j'ai gagné quatre des six matches et je me suis classé troisième sur les sept concurrents de ma division. J'ai reçu une médaille de bronze et une promotion à la ceinture marron. Je suis aussi devenu accro du combat intensif des tournois de judo. Le *randori* est un test de ses propres capacités, mais le tournoi est un test du cœur. Le semestre suivant, j'ai rejoint l'équipe de judo du LACC et, pendant les deux années qui ont suivi, j'ai participé à des tournois d'équipes dans toute la Californie et le sud-ouest des Etats-Unis contre des adversaires de collège doués de la vue. Lorsque j'ai reçu mon diplôme du collège, j'avais gagné en moyenne deux matches sur trois ; j'ai dû quitter l'équipe en 1982.

J'ai continué à participer à des compétitions dans des tournois locaux et dans la région de Los Angeles, tout en allégeant mon programme d'entraînement qui me prenait cinq jours par semaine. En 1987, j'ai envisagé de me retirer complètement de la compétition ; c'est alors que la senseï Gibson m'a informé que des épreuves de judo pour aveugles allaient être incorporées pour la première fois aux Jeux Paralympiques de 1988 à Séoul, en Corée du Sud. C'était aussi la première fois que les Jeux

Paralympiques auraient lieu dans la même ville hôte que les Jeux Olympiques et que les compétitions se dérouleraient dans les mêmes sites. L'organisation nationale des sports amateurs d'aveugles aux États-Unis, l'U.S. Association of Blind Athletes (USABA), dirigerait les épreuves des équipes de judo paralympiques durant ses Championnats nationaux au début de 1988. La senseï Gibson pensait que ce serait une occasion historique pour le judo des aveugles ; elle estimait aussi que j'avais de fortes chances d'être accepté dans l'équipe.

J'étais heureux de la possibilité de représenter les États-Unis dans une compétition internationale, mais je n'avais jamais entendu parler des Jeux Paralympiques. J'ai appris bien vite par l'USABA que les Jeux Paralympiques sont des événements sportifs internationaux de classe olympique pour athlètes handicapés de haut niveau. Les athlètes sont répartis en six catégories de handicaps : amputations, paralysies cérébrales, lésions de la moelle épinière, handicaps intellectuels, déficiences visuelles et *les autres*, c'est à dire les handicaps n'appartenant à aucune autre catégorie. La compétition de judo des Jeux Paralympiques se déroulerait uniquement entre judokas aveugles et malvoyants. Inutile de dire que j'ai abandonné toute pensée de retraite, que j'ai repris mon programme d'entraînement et que j'ai entamé une carrière internationale de judoka ; elle allait durer 11 ans.

J'ai été admis à l'équipe paralympique américaine de 1988 qui est allée à Séoul ; mais ma catégorie a été annulée parce qu'il n'y avait pas les trois concurrents nécessaires. J'ai été autorisé à concourir dans la catégorie poids ouverts, mais j'ai été éliminé lors d'un match contre un Brésilien qui pesait 25 kg de plus que moi. Une fois rentré chez moi, j'ai été fermement décidé à me racheter. J'ai cessé de fumer, une habitude de 20 ans, je me suis plongé plus encore dans mon entraînement, puis j'ai participé aux Jeux World Victory de 1990 à Assen, aux Pays-Bas, où j'ai gagné le Championnat du monde de judo pour aveugles, catégorie poids lourds. À la suite de cette victoire, le Comité Olympique des États-Unis m'a décerné le titre d'Athlète masculin aveugle de l'année. J'ai également gagné en 1991 la Coupe du monde de judo pour aveugles à Sassari, en Sardaigne ; j'ai reçu des médailles d'argent lors du Tokyo Invitational de 1991 et des Jeux Paralympiques de 1992 à Barcelone, en Espagne. Je me suis retiré de la compétition après avoir reçu des médailles de bronze

lors du Championnat du monde pour aveugles de 1998 à Madrid et du Tokyo Invitational for the Blind en 1998. En 2001, je me suis porté volontaire pour enseigner le cours de judo de l'Institut Braille après le départ en retraite de la senseï Gibson. J'ai moi-même pris ma retraite en 2007. Le judo, c'est effectivement ce que vous en faites. Pour moi, « la voie de la souplesse » a été un mode de vie.

© 2009 Lynn Manning



Photographie par Christopher Voelker

Lynn Manning

Lynn Manning est un poète, dramaturge, acteur dont les œuvres ont été récompensées par des prix ; médaillé d'argent des Jeux Paralympiques, il est ancien champion du monde de judo pour aveugles. En 1996, l'artiste qui vit à Los Angeles a fondé la Watts Village Theater Company (WVTC) avec l'acteur et activiste local Quentin Drew.

Le prix Fringe Review Theatre Award d'« Excellence au théâtre » a été décerné dernièrement à *Weights* [Les Poids], sa pièce autobiographique en solo, lors du Festival Fringe d'Edinburgh en 2008. Depuis sa première en 2000, Lynn a joué *Weights* à Chicago et jusqu'aux théâtres proches de Broadway, en Croatie et jusqu'au Royaume-Uni.

Parmi ses autres pièces louées par les critiques, citons, *Up from the Downs*, *Private Battle*, *The Last Outpost*, *Central Ave.* *Chalk Circle*, *Visitations*, *On the Blin* et *Shoot* [De bas en haut, Lutte privée, Le dernier avant-poste, Central Ave., Le Cercle de craie, Visites, Moulou et Tire]. Sa toute première pièce, *Shoot*, fait partie de la collection innovante *Beyond Victims and Villains: Contemporary Plays by Disabled Playwrights* [Au-delà des victimes et des bandits : pièces contemporaines écrites par des dramaturges handicapés (Theatre Communications Group 2005)]. Manning met actuellement la dernière main à sa deuxième pièce en solo : *Quiet As It's Kept* [À voix basse] ; il écrit aussi un scénario d'après *Weights*.

VSA arts

Affilié du John F. Kennedy Center for the Performing Arts

818 Connecticut Avenue NW, Suite 600 • Washington, DC 20006 • Tél. : 202.628.2800 • TTY: 202.737.0645 • Fax : 202.429.0868
www.vsarts.org